



AVRIL 2018 / No XXXV

«Ne rien préférer à l'amour du Christ»

Pax

Sainte Gertrude

UN COEUR SELON LE COEUR DE JÉSUS



L'amour confiant du
coeur de Gertrude

11

- IV -



Sainte Gertrude

Le cœur de Sainte Gertrude
un cœur selon le Cœur de Jésus



Chapitre 8 : L'amour confiant du cœur de Gertrude

Tous les Saints ont aimé Jésus Christ : l'amour de Jésus Christ est le terme de la sainteté ; mais cet amour n'a pas les mêmes caractères dans le cœur de tous les Saints : le caractère le plus saillant de l'amour de Gertrude, c'est la confiance. Elle semble avoir mieux entendu que d'autres ces paroles de Jésus : « Sachez-le, c'est moi qui vous l'enseigne, je suis doux. N'ayez pas peur : confiance ! C'est moi ²⁸. »

- I -

« Tous les biens que j'ai reçus, disait-elle, je les dois à la confiance que j'ai eue dans la bonté gratuite de mon Dieu. « Notre-Seigneur lui-même, reprochant à une sainte âme les hésitations de ses prières : « Oh ! lui disait-il, que ne ressembles tu à ma bien aimée Gertrude : il n'est rien qu'elle n'espère de ma bonté ; aussi, ma bonté ne lui refusera jamais rien. « Retenue dans sa cellule par la maladie, Gertrude s'affligeait de ne pouvoir assister à la messe : « O mon très aimant Jésus, disait-elle, je ne puis m'en prendre qu'à vous, si je suis empêchée, aujourd'hui de me préparer à la communion, par l'assistance à la messe. - Puisque tu me mets en cause, répondit Jésus, me voici : écoute-moi donc, je vais te chanter un doux épithalame :

« Entends-le bien, c'est moi qui te le dis, je t'ai racheté de mon Sang, j'ai travaillé pour toi sur cette terre d'exil, pendant trente-trois ans : c'étaient mes premières démarches pour obtenir ta main. Médite ces paroles : elles te tiendront lieu de la première partie de la messe.

« C'est moi qui te le dis, écoute : tandis que mon corps travaillait pour toi, pendant trente-trois ans, mon âme célébrait, dans des transports de joie, les heureuses fiançailles qu'elle devait contracter avec toi. Cette pensée te tiendra lieu de la seconde partie de la messe.

« Apprends-le encore de moi, ma Divinité s'est répandue en toi : c'est elle qui, par sa vertu toute puissante, mêle des douceurs toutes célestes à l'amertume de tes douleurs corporelles. Ce sera pour toi, comme la troisième partie de la messe.

« Une fois de plus, écoute : mon amour t'a sanctifiée : reconnais donc qu'aucun des biens que tu possèdes ne vient de toi : si tu plais à Dieu, c'est grâce à moi. Ce sera comme une quatrième partie de la messe.

« Enfin, je t'adresse un dernier mot : je t'ai exaltée, en t'unissant à moi, et toute puissance m'ayant été donnée, au ciel et sur la terre, rien, tu le

comprends, ne saurait m'empêcher de t'exalter à mon gré. Tu es donc Reine, puisque le Roi t'élève jusqu'à son trône, et ta dignité doit être révéérée.

« Et maintenant réjouis-toi, et ne regrette plus de n'avoir pas eu de messe. »

Au moment de l'Offertoire, le prêtre disait : « Souvenez-vous, ô Vierge Mère, de plaider pour nous auprès de Jésus-Christ. » Gertrude éleva aussitôt son cœur vers la Mère de toute grâce ; mais Notre-Seigneur lui dit :

« En ce moment, il n'est pas besoin qu'on intercède pour vous : je me sens tout disposé à vous faire du bien. » Gertrude se souvenant alors de plusieurs fautes, qu'elle voyait en elle-même, ou dont elle avait dû reprendre ses Sœurs, ne pouvait s'expliquer la parole si bienveillante du Sauveur :

« La naturelle bonté de mon Cœur, dit Jésus, m'incline à arrêter mes regards sur ce qu'il y a de meilleur en vous : j'environne ces biens du rempart de ma divinité, et je mets à l'écart le mal qui s'y pourrait mêler.

- O très libéral Seigneur, reprit Gertrude, comment se peut-il faire que vous m'adressiez de si douces paroles, à moi qui mérite si peu de les entendre ?

- Mon amour m'y contraint, répondit Jésus.

- Je regarde en mon âme, poursuivit Gertrude, et je n'y vois plus les taches de ces fautes d'impatience, dont je m'étais rendue coupable ?

- Le feu de ma Divinité, dit Jésus, les a toutes consumées.

- O Dieu très clément, pardonnez à ma témérité ; mais vous m'avez si souvent enhardie à vous dire mes pensées, que j'oserai vous demander si, après un tel pardon, j'aurai encore à expier ces fautes en Purgatoire ? « Jésus se taisait, mais son visage était souriant.

« Oh ! dit Gertrude, si la gloire de votre justice l'exige, bien volontiers je m'offre à expier ces péchés dans les feux même de l'enfer ; mais s'il est plus glorieux pour votre miséricorde que la charité de votre Cœur les consume entièrement, je sollicite d'elle cette grâce ; j'ose dire, avec une extrême liberté de parole, que je l'exige : effacez toutes les taches de mon âme ! » Et Jésus, avec une bénignité toute divine, y consentit.

En toutes choses, elle recourait à Jésus, comme un enfant va à sa mère. Aucune de ses peines ne lui semblait trop petite pour attirer le regard du très doux Jésus. - Elle avait laissé tomber une aiguille dans un amas de paille : « Eh ! Jésus, dit-elle, j'aurai beau chercher, ce sera temps perdu : je ne la retrouverai pas ; faites-la moi trouver vous-même. » Aussitôt elle étendit la main, détournant les yeux d'un autre côté, et l'aiguille se trouva sous ses doigts.

Elle donnait à Jésus les titres les plus affectueux, et Jésus encourageait cette confiance, que son Cœur de frère a tant désirée : « Moi, qui ne suis

qu'une vile petite créature, disait Gertrude à Jésus, je vous salue, très amoureux Seigneur. - Et moi, répondit aussitôt Jésus, je te salue, ma très aimante épouse. « Notre-Seigneur lui fit entendre, à cette occasion, que son Cœur est très sensible à ces tendres appels : mon Bien-Aimé, très doux Jésus, et autres semblables, quand ils partent d'un cœur pieux.

Gertrude entendait chanter ces paroles du Psaume : Comme le cerf désire les eaux vives, ainsi mon âme vous désire, ô mon Dieu ! « Ah ! Jésus, dit-elle, que ma tiédeur est grande, et qu'il est rare que je puisse dire avec vérité : Mon âme a soif de vous ! » « Garde toi cependant, répondit Jésus, de ne le dire que rarement : redis-le souvent, au contraire, car telle est la tendresse de mon amour pour les hommes, que lorsqu'un de mes élus désire un bien quelconque, je lui sais gré de son désir, comme si j'en étais l'objet ; car le bien qu'il désire est en moi, et c'est de moi que tout bien découle. Ainsi, quand un de mes amis désire la santé, la tranquillité, le bien-être, la science et autres biens semblables, je me considère comme l'objet même de son désir, afin d'avoir un motif, un prétexte d'augmenter ses mérites et sa récompense, à moins qu'il ne viciât son désir par une intention coupable ; comme s'il voulait la santé pour faire le mal, la science pour en tirer vanité.

« De là vient, poursuit Jésus, que j'envoie souvent à mes élus de graves infirmités corporelles, des désolations d'esprit, des peines de tout genre. Ils désirent alors échapper à ces maux, recouvrer les biens contraires, et mon Cœur brûlant d'amour, jaloux de les enrichir toujours davantage, trouve dans ces désirs l'occasion de contenter sa libéralité, selon les lois de la justice.

« D'autre fois encore, ne trouvant dans l'homme rien qui puisse me plaire, je lui envoie des tribulations, des douleurs de corps et d'esprit ; et ces peines me fournissent alors un motif légitime de demeurer près de lui ; car, selon la parole de l'Écriture, l'inclination de ma bonté m'amène et retient près de ceux dont le cœur est affligé.

La confiance qu'elle avait en Jésus ne lui permettait pas de redouter la mort :

Gravissant un jour une pente raide, Gertrude se laissa choir. En se relevant elle disait gaiement : « Quel bonheur mon très aimable Jésus, si cette chute m'avait promptement amenée jusqu'à vous ! » - Les témoins s'étonnèrent : « Quoi ! demandèrent-ils, vous n'appréhenderiez donc pas de mourir sans sacrements ? - Je désire de tout mon cœur, répondit Gertrude, recevoir les sacrements avant de mourir ; mais je préfère aux sacrements la providence et la volonté de mon Maître : et puis que je meure lentement ou subitement, j'ai confiance que sa miséricorde ne me fera pas défaut. »

- III -

L'auteur contemporain de la vie de Gertrude signale, comme un des actes les plus admirables de sa confiance en Jésus-Christ, la fréquence de ses communions et le soin qu'elle avait de rejeter toutes les impressions de crainte ou de respect exagérées qui l'eussent éloignée de la Table eucharistique. Rien de ce qu'elle put lire ou entendre, sur le danger des communions mal faites, ne l'impressionna assez pour lui en faire omettre une seule. De tels livres ou de tels discours animaient, au contraire sa confiance : comptant sur la bonté de Jésus Christ, elle allait communier sans crainte, et s'efforçait d'inspirer aux autres cette hardiesse confiante :

« L'humilité, leur disait-elle, doit vous contraindre de communier : que sont, je vous le demande, les plus longues, les plus laborieuses préparations que vous voudriez apporter à la communion ? Vous les compterez pour rien, si vous songez à la grandeur du don de Jésus Christ : c'est un don gratuit. Ce que vous donnez ne peut, du moins, être qu'une goutte d'eau comparée à l'Océan. Préparez-vous dévotement ; mais si votre préparation vous semble insuffisante, marchez sans crainte, appuyées sur la bonté de Jésus. « Souvent même, Gertrude usa de son autorité de supérieure, pour amener à la Table sainte des sœurs trop craintives :

Un jour, elle en eut un scrupule, pensant avoir, en cela, dépassé les limites de ses droits ou manqué de discrétion : « Ne crains rien, lui dit Jésus, et afin de te rassurer pour l'avenir, je te promets de ne jamais permettre que tes conseils ou tes ordres soient l'occasion d'une communion mal faite. J'embrasserai avec amour toutes les âmes que tu feras venir à moi. « On rencontre partout, dans les écrits de Gertrude, des faits semblables, qui démontrent combien sa confiance était agréable à Jésus. Nous en citerons quelques-uns. Le lecteur y trouvera pleinement justifiée la doctrine des grands théologiens et des saints. Ils enseignent que la communion est permise à tous les chrétiens en état de grâce ; que l'exemption du péché mortel suffit pour que la communion soit profitable ; que l'humilité et la confiance suppléent à des dispositions, en apparence, plus parfaites ; que la communion, en un mot, est le remède des pécheurs, la nourriture des faibles, c'est-à-dire de tous, et non la récompense des saints ²⁹.

Près d'aller communier, Gertrude dit à Jésus : « Seigneur, que me donnerez-vous ? - Je me donnerai moi-même à toi, comme je me suis donné à ma Mère. - Hier, poursuivit la Sainte, les Sœurs vous reçurent avec moi ; aujourd'hui, elles se privent de la communion : qu'aurais-je de plus qu'elles, puisque vous vous donnez toujours tout entier ? - Dans le monde, reprit Jésus, le gouverneur qui, deux fois, a été chargé de ses hautes fonctions, a la préséance sur celui qui n'a été élu qu'une fois : comment ne serait-il pas plus glorieux dans le ciel celui qui, plus souvent, m'aura reçu sur la terre ? - Oh !

s'écria Gertrude, quelle sera donc grande la gloire des prêtres, qui communient tous les jours. - Il est vrai, dit Jésus, que leur gloire sera grande, s'ils communient dignement. Mais la communion ne donne pas toujours la joie intime, comme elle produit la gloire. Celui qui communie par habitude, ne ressent pas la saveur de l'Eucharistie ; tandis que celui qui s'y prépare par de pieux exercices, la ressent dans la mesure de ses dispositions. Enfin, celui qui me reçoit avec crainte et révérence est moins bien accueilli que celui qui vient à moi par amour. « Vous m'avez si souvent donné votre Cœur divin, ô mon très doux Ami, que gagnerai je à le recevoir, aujourd'hui, une fois de plus ? » Ainsi parlait Gertrude, après avoir communié. Jésus répondit : « La foi catholique t'enseigne qu'en communiant une seule fois, le chrétien me reçoit, pour son salut, avec tous mes biens, c'est-à-dire avec les trésors réunis de ma divinité et de mon humanité ; mais il ne s'approprie l'abondance de ces trésors que par des communions successives. A chaque nouvelle communion j'accrois, je multiplie les richesses qui doivent faire son bonheur dans le ciel. « Parmi ceux qui dirigeaient le monastère, il se trouvait un homme dont les sentiments, au sujet de la communion, étaient inspirés plus par le zèle de la justice que par l'esprit de miséricorde. A l'entendre, plusieurs Sœurs n'avaient pas la dévotion requise pour communier fréquemment, ou ne se préparaient pas à la communion avec un soin convenable. Il exprimait ces pensées dans des instructions publiques ; de sorte que, bientôt, il réussit à rendre les religieuses moins confiantes. Gertrude s'en affligeait, et priant, un jour, pour le directeur austère, elle demanda à Jésus : « Seigneur, que pensez-vous de sa conduite ? » Voici quelle fut la réponse de Jésus Christ :

« Mes délices sont d'être avec les enfants des hommes. Pour contenter mon amour, j'ai institué ce sacrement ; je me suis obligé à y demeurer jusqu'à la fin du monde, et j'ai voulu qu'on le reçût fréquemment. Si donc quelqu'un, soit par des instructions publiques, soit par des conseils secrets, éloigne de la communion une âme qui n'est pas en péché mortel, celui-là empêche ou interrompt les délices de mon Cœur. Si un jeune prince se plaisait grandement à converser, à jouer avec des enfants pauvres et de basse condition, ne serait-il pas vivement contrarié que son précepteur vînt durement le reprendre, et chasser les pauvres villageois, sous le prétexte que la dignité d'un jeune prince ne permet pas de tels jeux, en compagnie de telles gens ? » « Seigneur, dit la Sainte à Jésus-Christ, si la personne, au sujet de laquelle je vous ai interrogé, changeait de sentiment et de conduite, ne lui pardonneriez-vous pas tous les torts qu'elle a eus jusqu'à ce jour ? - Non seulement je lui pardonnerais, répondit Jésus, mais je lui saurais gré de ce changement, comme le jeune prince au précepteur, si, revenu de son austérité première, il ramenait lui-même à son disciple les compagnons de ses jeux et les invitait gracieusement à s'amuser avec leur prince. « L'heure de communier était venue ; Gertrude se trouvait pourtant moins bien disposée que de coutume : « O mon âme, se dit-elle, voici ton Époux qui vient, et tu es sans parure ; mais aie confiance en Lui : quand tu aurais mille ans pour te disposer, tu ne

ferais rien qui pût te rendre digne d'une aussi grande faveur ; va donc au-devant de Jésus avec humilité et confiance. « Or, comme elle avançait vers la sainte Table, les yeux arrêtés sur les misères de son âme, Jésus vint à elle et lui donna toutes ses propres vertus : son innocence, l'humilité qui l'incline vers nous, le désir qui le presse de s'unir à nous, son amour, la joie qu'il goûte en nous dans la communion, la confiance admirable qui le porte à se livrer à nous et à demander à notre misère les délices de son Cœur. Ces vertus ou sentiments de Jésus étaient montrés à Gertrude sous l'image de vêtements de couleurs diverses et d'une incomparable richesse, et ces vêtements devenaient sa royale parure aux yeux de Jésus-Christ.

A la suite d'un sermon long et terrible, sur la crainte qu'il fallait avoir de la sainteté et de la justice de Dieu, en approchant des sacrements, Jésus dit à Gertrude : « J'ai tout fait, au contraire, pour manifester dans l'Eucharistie la tendresse de ma bonté. Si l'on refuse de méditer, pour considérer combien je suis doux, l'on pourrait du moins ouvrir les yeux et remarquer comment je m'emprisonne dans un petit ciboire, et sous quelle humble apparence je m'avance vers l'homme. Ainsi, dans l'Eucharistie, ma miséricorde emprisonne pleinement ma justice ; et c'est ma miséricorde que je prétends manifester aux hommes dans ce sacrement.

« Ne voit-on pas aussi que, me réduisant, en quelque manière, aux proportions minimales de l'hostie, je subordonne mon Corps, ainsi humilié, au corps de l'homme qui me reçoit ; et cette subordination n'est encore que l'image de celle qui me soumet à la volonté du communiant ?

« Pourquoi ne pas écouter l'enseignement que donne la seule vue du prêtre ? il est tout entier revêtu d'ornements sacrés ; mais il tient mon Corps dans sa main nue, pour faire entendre que si l'on peut, avec raison, se préparer à la communion par des prières, des jeûnes, des veilles et autres exercices, cependant je m'incline avec une compassion bien plus tendre, dans la communion, vers ceux qui, dépourvus de ces ornements, viennent à ma miséricorde, conduits par le vif sentiment de leur indigence et de leur fragilité. Telle est ma bénignité ; mais il s'en trouve qui ne le peuvent croire. « Gertrude ne s'était point préparée à la communion ; l'heure approchait : « Hélas ! Jésus, dit-elle, je ne suis pas bien disposée. Pourquoi, puisque vous le pouviez faire, n'avez-vous pas suppléé à mon dénuement ! - Un époux, répondit Jésus, n'aime-t-il pas mieux, quelquefois, considérer la main blanche et délicate de son épouse, que de la voir enveloppée dans un gant, Ainsi, je me complais souvent davantage dans l'humilité du communiant que dans sa dévotion. « Jésus n'approuve même pas que l'on s'éloigne toujours de la communion, par crainte de scandaliser les témoins d'une faute récemment commise :

Une Sœur s'était abstenue de communier, pour ce motif ; Gertrude pria pour elle, et Jésus lui donna l'instruction suivante : « La faute de cette âme lui eût servi : son humiliation et sa confession l'avaient effacée, et avec elle

plusieurs autres, comme il arrive qu'en lavant les mains, pour faire disparaître une tache, plusieurs autres sont enlevées. Elle eût dû communier, contente de savoir que j'avais rendu à son âme sa beauté intérieure ; mais elle s'est préoccupée de sa beauté extérieure, c'est à dire de ce que l'on penserait en la voyant communier si tôt après sa faute, et elle a plus redouté d'être jugée par les hommes que de se priver de la grâce du Sacrement. « Ces fruits du Sacrement sont immenses, disait encore Jésus Christ à Gertrude. La communion compense toutes les pertes spirituelles de l'âme, pourvu qu'elle soit reçue en état de grâce. Oui, lorsque, entraîné par la véhémence de l'amour de mon Cœur, je viens, par la communion, dans une âme qui n'a pas de péché mortel, je la comble de biens elle-même, et tous les habitants du ciel, tous les habitants de la terre, toutes les âmes du purgatoire, ressentent au même instant quelque nouvel effet de ma bonté. « Une seule parole moins suave se mêle, dans les écrits de Gertrude, à tant de douces invitations du Cœur de Jésus Christ. Elle s'adresse à ceux qui, permettant à leur langue des paroles médisantes ou peu modestes, vont communier sans expier, par la confession, des injures faites aux deux vertus les plus chères à Jésus, la charité et la pureté : « Ceux-là, disait Notre Seigneur, me font un cruel accueil dans la communion. Ils ressemblent à un homme qui, voyant arriver un hôte au seuil de sa maison, ferait tomber sur sa tête une lourde poutre ou un amas de pierres. C'est l'outrage que je ressens dès que mon Corps atteint leur langue. « Ici, Gertrude, le cœur percé de douleur, s'écria : « O cruauté de l'homme ! Comment peut-il ainsi traiter Celui qui se précipite avec tant d'amour vers son âme, pour l'embrasser et la sauver ! »

- III -

Au culte de l'Eucharistie s'unit toujours, chez les Saints, la dévotion à la Passion du Sauveur. Le cœur de Gertrude n'oublia jamais les souffrances de Jésus. Le crucifix était le livre où elle lisait, assidûment, et ces douleurs et l'amour qui les avait embrassées pour nous.

Dès les premiers temps de sa conversion, elle désirait ardemment posséder un crucifix qu'elle pût honorer à son gré ; mais il lui vint la pensée que cette dévotion extérieure nuirait, peut-être, à ses exercices intérieurs. Jésus la rassura : « Il m'est très agréable, au contraire, lui dit-il, de voir honorer ainsi le crucifix. C'est toujours par l'effet d'une grâce divine que les yeux de l'homme rencontrent l'image de la croix ; et ils ne s'y arrêtent pas une fois que l'âme n'en ressente de salutaires impressions. « Un jour, que Gertrude tenait affectueusement et baisait son crucifix, Notre Seigneur lui dit : « Chaque fois que l'homme agit ainsi, ou regarde seulement avec dévotion un crucifix, la miséricorde de Dieu arrête les yeux sur son âme. L'homme devrait alors penser, en son cœur, que ces tendres paroles lui sont adressées : « Voilà comment, pour ton amour, j'ai voulu être attaché nu, défiguré, couvert de plaies, tous les membres violemment tendus, sur une croix ; et mon Cœur est si passionnément amoureux de toi, que s'il le fallait, pour te sauver, je

supporterais encore volontiers, pour toi seul, tout ce que j'ai pu souffrir pour le salut du monde entier. « Le crucifix rappelait incessamment à Gertrude les mystères douloureux de l'amour de Jésus : la nuit même, ce bouquet de myrrhe, comme elle appelait l'image de la Croix, ne quittait pas ses mains ; et cependant, peu satisfaite de ces hommages, elle consacrait le vendredi, tout entier, à la méditation des douleurs de Jésus.

Notre Seigneur exprima, plus d'une fois, à Gertrude combien cette dévotion lui était agréable : « Pour tant qu'une âme soit tiède, lui disait-il, je la regarderai cependant avec beaucoup d'amour, si elle médite quelquefois ma Passion. Cet exercice a une valeur qui dépasse, incomparablement, à mes yeux, le mérite de tous les autres. Méditer un peu sur ma Passion vaut mieux que d'accomplir d'autres longs et multiples actes de piété, auxquels ne se mêle pas le souvenir de mes douleurs et de ma mort. »

- IV -

Dévote à l'Eucharistie et à la Passion du Sauveur, Gertrude ramenait cependant tous les actes de son culte d'amour envers Jésus-Christ à une dévotion plus intime et qui les contient éminemment toutes, sa dévotion au Cœur de Jésus. Jésus est, en effet, tout entier, dans son Cœur : là, Gertrude trouvait, à leur source demeurée inépuisable, les dons de l'amour de Jésus ; là, elle découvrait l'abîme de ses plus cruelles douleurs.

La Bienheureuse Marguerite Marie recevait de Jésus, en 1674, la mission de dire au monde l'amour et les plaintes de son Cœur ; mais, quatre siècles auparavant, Gertrude avait reçu de Jésus l'ordre d'écrire le livre qui révèle tout son Cœur. Dès lors, elle fut, et ce livre l'établit encore pour tous les siècles, la confidente la plus intime, l'évangéliste, entre toutes bien aimée, du Cœur de Jésus.

Le jour de la fête de saint Jean, le disciple que Jésus aimait fut montré à Gertrude dans l'éclat d'une gloire incomparable : « Mon très amoureux Seigneur, dit la Sainte à Jésus-Christ, d'où vient que vous me présentez, à moi indigne créature, votre disciple le plus cher ? - Je veux, répondit Jésus, établir, entre lui et toi, une amitié intime ; il sera désormais, dans le ciel, ton protecteur fidèle. « S'adressant alors à Gertrude. Jean lui disait : « Épouse de mon Maître, venez : ensemble reposons notre tête sur la très douce poitrine du Seigneur ; en Elle sont enfermés tous les trésors du ciel. « Or, comme la tête de Gertrude était inclinée à la droite, et la tête de Jean à la gauche de la poitrine de Jésus, le Disciple bien aimé poursuivit : « C'est ici le Saint des Saints ; tous les biens de la terre et du ciel y sont attirés comme vers leur centre. « Cependant, les battements du Cœur de Jésus ravissaient l'âme de Gertrude : « Bien aimé du Seigneur, demanda-t-elle à saint Jean, ces battements harmonieux, qui réjouissent mon âme, réjouissent-ils la vôtre, quand vous reposâtes durant la Cène sur la poitrine du Sauveur ? - Oui, je les entendis, et leur suavité pénétra mon âme jusqu'aux moelles. - D'où vient

donc que dans votre Évangile vous avez à peine laissé entrevoir les secrets amoureux du Cœur de Jésus Christ ? - Mon ministère, dans ces premiers temps de l'Église, répondit l'Apôtre bien aimé, devait se borner à dire sur le Verbe incréé, Fils éternel du Père, quelques paroles fécondes, que l'intelligence des hommes pût toujours méditer, sans en épuiser jamais les richesses ; mais aux derniers temps était réservée la grâce d'entendre la voix éloquente des battements du Cœur de Jésus. A cette voix, le monde vieillit et se rajeunira ; il sortira de sa torpeur, et la chaleur de l'amour divin l'enflammera encore. « En un autre endroit de son livre, Gertrude nous fait entendre comme un écho de ces battements éloquents du Cœur de Jésus Christ.

La Sainte voyait ses compagnes se hâter d'aller à l'église, pour assister au sermon, et la maladie la retenait dans sa cellule : « Ah ! mon très cher Seigneur, dit-elle en gémissant, comme j'irais de bon cœur au sermon, si je n'étais malade. - Veux-tu, ma bien-aimée, répondit Notre Seigneur, veux-tu que je te prêche moi-même ? - Très volontiers, « reprit Gertrude. Alors Jésus inclina l'âme de Gertrude vers son Cœur, et elle y discerna bientôt deux battements très doux à entendre : « L'un de ces battements, dit Jésus, opère le salut des pécheurs, le second, la sanctification des justes.

« Le premier parle sans relâche à mon Père, afin d'apaiser sa justice et d'attirer sa miséricorde. Par ce même battement, je parle à tous les Saints, excusant auprès d'eux les pécheurs, avec l'indulgence et le zèle d'un bon frère, et les pressant d'intercéder pour eux. Ce même battement est l'incessant appel que j'adresse miséricordieusement au pécheur lui-même, avec un indicible désir de le voir retourner à moi, qui ne me lasse pas de l'attendre.

« Par le second battement, je dis continuellement à mon Père combien je me félicite d'avoir donné mon sang pour racheter tant de justes, dans le cœur desquels je goûte des joies multiples. J'invite la cour céleste à admirer avec moi la vie de ces âmes parfaites, et à rendre grâces à Dieu, pour tous les biens qu'il leur a déjà donnés ou qu'il leur prépare. Enfin, ce battement de mon Cœur est l'entretien habituel et familier que j'ai avec les justes, soit pour leur témoigner délicieusement mon amour, soit pour les reprendre de leurs fautes et les faire progresser, de jour en jour, d'heure en heure.

« Aucune occupation extérieure, aucune distraction de la vue, de l'ouïe, n'interrompent les battements du cœur de l'homme ; ainsi, le gouvernement providentiel de l'univers ne saurait, jusqu'à la fin des siècles, arrêter, interrompre, ralentir, même pour un instant, ces deux battements de mon Cœur... »

- v -

C'était par ces révélations de son amour et par mille autres semblables, que Jésus avait accoutumé Gertrude à compter sur Lui comme un enfant compte sur sa mère.

Toute languissante et sans forces, Gertrude disait à Jésus : « Oh ! mon Maître, que deviendrai je ? Que ferez-vous de moi ? - Comme une Mère console ses fils, répondit Jésus, ainsi je te consolerais. N'as-tu pas vu, quelquefois, ajouta Notre Seigneur, une Mère caresser son enfant ? » Gertrude se taisait ; elle ne se souvenait pas de l'avoir vu. Notre Seigneur alors lui rappela que, cette année même, elle avait, une fois, rencontré une Mère qui caressait son fils, et il lui remit en mémoire trois choses qu'elle avait vues, à cette occasion, sans cependant y arrêter sa pensée :

« Et d'abord, disait Jésus, tu vis que la Mère invitait, à plusieurs reprises, le petit enfant à l'embrasser, et l'enfant ne put répondre à cette invitation qu'en faisant effort pour s'élever jusqu'au visage de sa mère. Ainsi, tu ne pourras qu'en te faisant violence arriver, par la contemplation, à goûter la douceur de mon amour.

« Tu remarquas ensuite que la Mère provoquait et tenait en éveil la volonté de l'enfant, en lui disant : Veux-tu ceci ? et puis : Veux-tu cela ? sans pourtant lui donner aucune des choses qu'elle semblait lui offrir. Ainsi, Dieu tente quelquefois les hommes en proposant à leur acceptation des peines, des épreuves auxquelles il ne veut pas cependant les soumettre : cette acceptation, néanmoins, suffit à Dieu, et elle rend l'homme digne des récompenses éternelles.

« Enfin, tu as pu observer qu'aucun des témoins ne comprit le langage de l'enfant : seule, la Mère entendit ce que voulaient dire les mouvements de ses petites mains, ou les sons inarticulés de sa voix. Ainsi, Dieu seul voit et comprend l'intention de l'homme dans ses œuvres ; d'après elle, il le juge, et ses jugements sont bien différents de ceux des hommes, qui ne voient que l'extérieur. « Une nuit, Gertrude savourait, en songe, les délices d'un festin céleste. Quand elle fut réveillée, elle dit à Notre Seigneur, en lui rendant grâces : « Pourquoi, Jésus, me consoler ainsi, moi qui ne mérite aucun de vos dons, alors que tant d'autres sont tourmentés par des songes effrayants ! - C'est ma Providence paternelle qui permet ces troubles de leurs âmes durant le sommeil. Quand un de mes amis ne contrarie en rien, durant le jour, les convoitises naturelles des sens, et se prive ainsi lui-même des biens célestes, je lui envoie, durant la nuit, des peines d'esprit, des terreurs, afin que ces souffrances lui fassent acquérir quelques mérites. - Mais, Seigneur, dit Gertrude, de quel mérite peuvent être, à vos yeux, des souffrances qu'aucune droite intention ne rapporte à votre service, et auxquelles la volonté répugne » Ma bonté, répondit Jésus, en retire encore, pour eux, quelque profit ; et bien qu'une parure d'or et de diamants soit préférable, que de gens s'estiment heureux cependant de porter, à défaut d'autres, des bijoux de cristal et de cuivre ! » Gertrude se demandait : Quelle des lumières surnaturelles qu'il a plu à Dieu de me donner pourrais-je plus utilement communiquer aux âmes, pour leur édification ? Notre Seigneur, répondit à sa pensée : « L'homme devrait toujours se souvenir que moi, le Fils de la Vierge, je suis incessamment

occupé à plaider, auprès de mon Père, la cause du genre humain. Et voici comment j'apaise sa justice. Quand c'est au cœur de l'homme que le mal pénètre, j'offre à mon Père, en expiation, mon Cœur immaculé. Si le mal est dans leurs œuvres, je présente à mon Père mes mains transpercées, et j'oppose ainsi, de diverses manières, mon innocence aux péchés de mes frères, afin que, s'ils le veulent, ils puissent aisément en obtenir le pardon. Je voudrais que mes élus, chaque fois que ce pardon leur est donné, se souvinssent, avec action de grâces, qu'ils doivent à mon intervention miséricordieuse une aussi prompt rémission de leurs fautes. « Se jugeant indigne d'aller à la Table sainte, Gertrude conjura la bienheureuse Vierge et tous les Saints de lui donner part aux dispositions parfaites qui les avaient préparés eux-mêmes aux faveurs de Dieu. Elle pria, en outre, Jésus d'offrir pour elle à son divin Père la perfection des sentiments de son Cœur, à l'heure où son humanité pénétra dans le Ciel, pour y recevoir la parure de ses gloires éternelles.

La prière achevée, Gertrude se demandait, avec une certaine hésitation d'esprit, si sa demande serait bien accueillie et dans quelle mesure la miséricorde divine l'exaucerait. - « Pourquoi manques-tu de confiance ? lui dit alors Jésus : l'effet de ta prière est que tu apparais aux yeux du Ciel entier ornée selon tes désirs. Quand un ami, sur la terre, peut prêter à son ami indigent un vêtement qui lui permette de paraître honorablement avec lui, ne s'empresse-t-il pas de le faire ? Et moi, qui suis le Dieu tout puissant et tout bon, je ne le ferais pas ? « Comment Gertrude eût-elle pu se défier jamais de son Frère, de son Ami Jésus ? comment eût-elle pu ne pas tout espérer de son infatigable amour ?

Chapitre 9 : L'abandon du cœur de Gertrude au bon plaisir de Jésus

Gertrude avait confiance dans l'amour de Jésus Christ pour les hommes devenus ses frères, et, sans oublier que Jésus est Dieu, elle se souvenait que Jésus est homme. Cette confiance bannissait, on l'a vu, la crainte du cœur de Gertrude : elle faisait plus encore, elle disposait Gertrude à tout recevoir de la main fraternelle de Jésus, à le bénir également en toutes choses, à s'abandonner aveuglément au bon plaisir de son Cœur.

- I -

De là naissait la joie constante qui rayonnait sur son visage : rien ne troublait, ni la maladie, ni les persécutions, ni les épreuves intérieures. Bien plus, la tribulation ajoutait quelque chose à l'expansion de sa joie intime : elle avait compris, en effet, elle croyait vivement que l'amour de Jésus Christ dirigeait tous les événements et savait retirer de tous, de la tribulation plus encore que des autres, le vrai bien de son âme. Elle en vint à ne plus goûter, à ne plus vouloir regarder que le bon plaisir de Jésus Christ, et son cœur ne put concevoir d'autres motifs d'agir, de choisir, de désirer, de s'attrister ou de se réjouir, que ce bon plaisir divin.

Un fait, qui se produisit souvent sous les yeux des sœurs de Gertrude, manifeste bien cette inclination de son cœur. Lui présentait on des vêtements, des meubles, des fruits, des objets divers, entre lesquels elle devait choisir, Gertrude fermait les yeux et recevait, comme de la main de Jésus, le premier de ces objets que sa main avait rencontré.

« Je ne saurais m'irriter contre Gertrude, disait Notre Seigneur à sainte Mechtilde ; elle trouve parfaites toutes mes œuvres, aimables mes dispositions les plus crucifiantes à son égard. De là vient que toutes ses œuvres me plaisent aussi ; et quand il s'y mêle des imperfections, ma miséricorde trouve des excuses à son infirmité. « Gertrude, disait-il encore, adhère tellement à mon Cœur, et je l'y ai tellement unie, qu'elle est devenue un même esprit avec moi. Aussi elle vit dans une absolue dépendance de mes volontés : les membres sont moins assujettis au cœur que Gertrude n'est assujettie à mes volontés. Dès que l'homme dit, par la seule pensée, à la main : fais cela ; à l'œil : regarde ; à la langue : parle ; au pied : avance, aussitôt, sans le moindre retard, la main, la langue, l'œil, le pied obéissent. Gertrude est pour moi comme une main, un œil, une langue, dont je dispose à mon gré, sans qu'ils résistent à aucun de mes désirs. »

- II -

De nombreuses et admirables leçons de Jésus Christ cultivèrent dans le cœur de Gertrude cette disposition parfaite. Nous en grouperons ici quelques-unes :

Jésus lui fit, peu à peu, comprendre que tout vient aux justes de la main de Dieu ; que les souffrances, les humiliations ont un prix incomparable et sont les plus précieux dons de sa Providence ; que les infirmités spirituelles, les tentations, les fautes mêmes deviennent, par sa grâce, de puissants instruments de sanctification. Jésus lui montra comment il exauce les prières de ses amis, alors que souvent ils se croient oubliés ou rebutés ; comment, à ses yeux, l'intention donne la valeur aux œuvres ; comment les bons désirs sont comptés pour des œuvres. Il lui révéla la souveraine perfection d'un abandon complet au bon plaisir divin, la joie que trouve son Cœur à voir une âme se remettre aveuglément aux soins de sa providence et de son amour.

Gertrude sut profiter de ces lumières ; elle obéit à ces impulsions de la grâce, et son cœur apprit à chanter, à toute heure, l'hymne de l'abandon, un hymne du Cœur de Jésus-Christ : Oui, Père, puisque c'est votre bon plaisir : *Ita, Pater, quia sic placitum ante te.*

« Je voudrais bien, disait Jésus à son épouse, que mes amis me jugeassent moins cruel. Ils devraient me faire l'honneur de penser que si je les oblige, quelquefois, à me servir laborieusement et comme à leurs dépens, je le fais pour leur bien et pour leur plus grand bien. Je voudrais qu'au lieu de s'irriter contre leurs douleurs ou leurs ennemis, ils considérassent en eux les instruments de ma bonté paternelle. Quand un père veut corriger son fils, la verge doit suivre l'impulsion de la main. C'est moi qui me sers des méchants, comme d'une verge, pour corriger mes fils. Je le fais par amour ; et s'il ne le fallait pour les guérir ou accroître leur gloire éternelle, je ne permettrais même pas qu'un souffle du vent les contrariât. S'ils comprenaient ces choses, au lieu de s'indigner contre leurs ennemis, ils auraient pitié d'eux. Souvent, en effet, leurs ennemis ne purifient les bons qu'en se souillant eux-mêmes des taches de plusieurs péchés. » A ces mots du Salve Regina : Tournez vers nous vos yeux miséricordieux, Gertrude pria Jésus de lui accorder la santé. Jésus répondit, en souriant : « C'est quand j'envoie la maladie à ton corps ou le trouble en ton âme, que mes yeux miséricordieux s'arrêtent sur toi. Ignorais-tu cela ? » Un autre jour, Gertrude, ressentant plus vivement les tristesses de son exil, gémissait douloureusement comme l'Apôtre, et disait avec lui : « Il me tarde de voir mes liens brisés et d'être avec Jésus Christ. - J'approuve ton désir, lui dit Notre Seigneur ; mais si, en l'exprimant, tu ajoutais ces mots : Je consens toutefois à demeurer dans la prison du corps aussi longtemps qu'il plaira au Seigneur ; chaque fois que ces sentiments naîtraient dans ton âme, j'ajouterais à tes mérites les mérites de ma très sainte vie, et ta beauté

apparaîtrait, de jour en jour, plus ravissante aux yeux du Père céleste. « Triste, ennuyée, elle dit à Jésus : « Que voulez-vous que je fasse, maintenant, pour vous plaire ? - Je veux que tu apprennes à souffrir patiemment. - Seigneur, enseignez-moi. « Jésus l'attira à soi, comme un maître attire à soi un petit enfant, pour lui enseigner les lettres : « Songe, dit-il ensuite à Gertrude, qu'un roi n'a pas d'ami plus familier que celui qui lui ressemble davantage. Mon amitié pour toi grandira, si tu me deviens plus semblable, en souffrant patiemment aujourd'hui. Considère comme toute la cour honore le favori du roi, et conclus qu'une grande gloire récompensera, dans le Ciel, ta patience d'aujourd'hui. Enfin, souviens toi qu'un ami fidèle compatit aux douleurs de son ami, et les compense de son mieux par ses caresses. Que ne ferai je donc pas, dans le ciel, pour compenser, par la tendresse de mon affection, tes peines d'aujourd'hui ? « Le monastère était grevé d'une lourde dette : Gertrude pria Jésus de procurer aux administrateurs de la maison les moyens de la payer. Jésus sourit doucement ; puis : « Et que gagnerai je à cela ? dit il. - Vous y gagnerez, Seigneur, que les administrateurs pourront vous servir avec moins de sollicitude et plus de dévotion. - Mais je ne suis pas intéressé à ce qu'ils me servent ainsi : c'est l'intention qui fait le mérite de la sollicitude ou de la paix. Si j'eusse mieux aimé être servi dans la paix de la contemplation, j'y aurais pourvu, en exemptant l'humanité rachetée des sollicitudes de la nourriture, de l'habitation, du vêtement ; mais j'ai plus de profit dans les labeurs de mes amis. « Gertrude aperçut, en ce moment, près de Jésus, un homme incliné qui se relevait, avec beaucoup de peine, et remettait à Jésus une pièce d'or : au milieu de la pièce brillait un beau diamant. « Si j'exauçais ta prière, dit Jésus, l'administrateur du couvent ne mettrait dans ma main qu'une pièce dépourvue de diamant, et sa récompense serait bien moindre dans le Ciel. Faire ma volonté dans la consolation, c'est me donner une pièce d'or ; l'accomplir dans la peine, c'est ajouter à la pièce le prix et l'éclat d'un diamant. « Une personne, connue de Gertrude, s'était gravement blessée ; Gertrude priait pour elle : « Je lui rendrai, répondit Jésus, l'usage du membre malade ; mais il faut qu'elle achète, au prix de ses douleurs, une admirable récompense. - Comment peut-il se faire, demanda Gertrude, que nos douleurs aient un si grand mérite ? Nous les diminuons le plus possible par les remèdes, et ne garderions pas le reste, si nous pouvions nous y soustraire. - Eh bien ! reprit Jésus, cette part de souffrance qui demeure, après tous les allègements, si l'homme l'accepte par amour pour moi, elle lui acquiert une gloire incomparable ; car je l'ai sanctifiée moi-même, lorsque, dans ma détresse cruelle, je disais à mon Père : O mon Père, s'il se peut, éloignez de moi ce calice ! - N'aimez-vous pas mieux cependant, Seigneur, qu'au lieu de se résigner amoureusement à la part de douleur qu'on ne peut alléger, on souffre patiemment tout le mal, sans accepter d'allègement ? - C'est le secret de ma justice divine : Selon vos manières humaines de concevoir la vérité, ces deux sentiments divers sont comme deux nuances bien distinctes, mais tellement belles, qu'il est difficile de déterminer

la plus belle - Seigneur, ajouta Gertrude, tandis que je rapporterai à la personne malade ce que vous m'avez dit à son sujet, veuillez, je vous prie, lui donner une vive impression de joie. - Non, dit Jésus ; si je le faisais, trois de ses vertus perdraient beaucoup de leur éclat : sa patience, car la joie qu'elle ressentirait lui ferait oublier la douleur ; sa foi, car ces vives impressions lui rendraient comme évidents les desseins mystérieux de ma providence ; enfin, son humilité : il lui sera utile de penser que Dieu ne la juge pas digne de lui communiquer directement ses grâces. »

- III -

Gertrude avait relevé de plusieurs maladies ; après une septième rechute, elle dit à Jésus : « O Père des miséricordes, sera ce enfin maintenant que je guérirai pour longtemps ? - Ma providence paternelle, répondit Jésus, te le laissera ignorer. Si je t'avais annoncé, dès les premiers temps, sept maladies successives, ta patience n'eût peut-être pas suffi à porter un tel fardeau ; si je te disais que cette maladie est la dernière, ou qu'elle sera bientôt finie, cette assurance diminuerait beaucoup le mérite de tes souffrances. Laisse-moi tout disposer à mon gré : je connais la faiblesse de ta vertu ; je mesurerai l'épreuve à tes forces. Grâce à ces industries de mon amour, ta volonté est plus ferme, après la septième maladie, qu'elle ne l'était après la première. » Aux approches d'une fête, Gertrude pria ainsi : « O mon Maître, ne permettez pas, je vous en supplie, que la maladie me reprenne, avant que la fête soit passée : du moins, modérez le mal, de telle sorte que je puisse prendre part aux exercices de mes sœurs : toutefois, je me soumetts à votre bon plaisir. - Je me vois, lui répondit Jésus, comme en un jardin délicieux, tout plein de fleurs, et c'est ta prière résignée qui me crée cet agrément. Sache donc que si je t'exauce, C'est moi qui te suivrai dans le jardin où tu trouves tes délices : si je ne t'exauce pas, au contraire, c'est toi qui me suivras dans le jardin où je trouve les miennes ; car je me complais bien plus en toi, quand à tes bons désirs s'ajoute la souffrance, que lorsque rien ne trouble les joies de ta dévotion. » En une occasion semblable, Gertrude pria Notre Seigneur de lui accorder la santé : « Pourquoi, répondit Jésus, mon épouse voudrait elle me déplaire, en contrariant mes volontés ? - Que dites-vous, Seigneur ? reprit Gertrude : pourriez-vous être contrarié d'une prière qui m'est inspirée par le désir de vous glorifier ? - Tes observations à ce sujet, répondit Jésus, je les considère bénignement comme un enfantillage ; mais je ne les verrais pas de bon œil, si tu y mettais de l'insistance. » Ces paroles firent comprendre à la Sainte que s'il est bon de désirer la santé uniquement pour mieux servir Dieu, il est bien plus parfait de se confier entièrement à la Providence divine, et de croire que Dieu dispose tout pour notre plus grand avantage, soit qu'il nous console, soit qu'il nous éprouve par la tribulation.

Une crise de sa maladie avait occasionné à Gertrude des sueurs abondantes, et la Sainte se demandait, avec une certaine inquiétude, quel serait le résultat de ces sueurs, quand Jésus lui apparut dans tout l'éclat de sa beauté : il avait

les deux mains étendues vers elle : dans l'une était figurée la santé, dans l'autre la maladie, et il invitait Gertrude à choisir. Mais, écartant de ses mains les deux mains de Jésus, Gertrude s'inclina vers la poitrine du Sauveur et pencha la tête vers ce Cœur, centre de tout bien, comme pour l'interroger et connaître son bon plaisir. Or, Jésus parut vouloir diriger davantage vers son Cœur les yeux de Gertrude, comme pour lui permettre d'y lire le secret de son amour, mais elle, détournant à l'instant le visage et demeurant la tête appuyée contre la poitrine de Jésus : « Seigneur, disait-elle, je détourne mes yeux de vous, abandonnant aveuglément mon cœur à toutes vos volontés, et je vous prie de ne tenir aucun compte des miennes dans l'exécution de vos adorables desseins. - Il m'est souverainement agréable. dit Jésus à son épouse, de te voir détourner ainsi de moi ton visage, et pour te témoigner la satisfaction que j'en éprouve, sache que je communique de nouveau à ton cœur tous les trésors de mon propre Cœur. » « D'où vient, demandait Gertrude à Notre-Seigneur, que depuis longtemps ma maladie ne me préoccupe plus, et qu'il m'est indifférent de guérir ou de demeurer infirme, de vivre ou de mourir ? - Quand l'époux, répondit Jésus, mène son épouse en un parterre, pour y cueillir des roses et en faire un bouquet, l'épouse, captivée par l'entretien de l'époux, ne songe point à lui demander quelles roses il préférera ; et quand ils sont arrivés au parterre, toutes les roses que l'époux trouve à son gré et lui remet, l'épouse les reçoit indistinctement de sa main, et s'empresse de les assembler en bouquet. Or, telle est la conduite de l'âme fidèle qui s'est abandonnée à mon bon plaisir. Ma volonté est pour elle un parterre tout semé de roses ; d'un même visage elle accueille la santé, la maladie, la mort, parce qu'elle a une absolue confiance en ma bonté paternelle. « Quelqu'un se plaignait auprès de Gertrude d'éprouver moins de consolation divine, dans ses exercices et dans la communion, aux jours de fêtes plus solennelles. Gertrude en demanda la raison à Jésus : « C'est pour le plus grand bien de son âme, répondit Notre Seigneur ; l'humilité est souvent plus profitable que la dévotion. Il arrive encore que je suis plus près de l'âme au moment que l'âme se plaint de mon éloignement. N'est-il pas vrai que, lorsqu'un ami nous embrasse, nous ne voyons pas ou nous distinguons moins son visage ? A la consolation se mêlent d'ailleurs souvent des imperfections, qui arrêtent de plus grandes effusions de ma bonté. Je pourrais, sans doute, prévenir ces imperfections, tout en laissant à l'âme sa joie sensible ; mais quand l'humiliation les prévient, l'âme acquiert un mérite de plus. ; « Une Sœur converse s'affligeait de ce que la multiplicité de ses travaux l'empêchait de faire oraison. Gertrude la recommanda à Notre-Seigneur : « Elle voudrait, répondit Jésus, me servir pendant une heure, et moi j'exige d'elle beaucoup plus : je veux qu'elle soit avec moi tout le jour, et que ces offices multiples l'unissent à moi inséparablement : pour cela, qu'elle ait soin de faire toutes choses, non seulement pour le bien-être corporel des Sœurs, mais pour l'avancement de leurs âmes dans mon amour. Chaque fois qu'elle agira extérieurement à cette intention, son travail sera pour moi un délicieux festin.

« Une Sœur était vivement contrariée, parce qu'elle jugeait que l'office dont on l'avait chargée l'empêcherait de contenter sa dévotion. Gertrude comprit sa peine et se hâta de recommander son âme à Jésus-Christ. « Si elle voulait, répondit Notre-Seigneur, embrasser de bon cœur son travail, malgré le détriment de dévotion qu'elle appréhende, et préférer ainsi ma volonté à son apparente utilité, ce seul acte d'un instant me serait extrêmement agréable. Peut-être ne sera-t-elle pas maintenue dans cet office ; peut-être ne commencera-t-elle pas de l'exercer : et pourtant, le seul fait de son acceptation généreuse lui acquerra autant de mérites que si, pendant longtemps, elle eût accompli son travail, sans y mêler aucune négligence. « Jésus disait encore à son épouse : « Quand une âme, dans la ferveur de sa dévotion, ressent le désir de s'infliger des pénitences, de jeûner, pour mon amour, et qu'elle s'en abstient cependant, pour obéir à son supérieur, comme j'ai moi-même obéi, elle m'est aussi agréable que le serait à son ami celui qui l'inviterait à une table délicatement servie, et lui offrirait avec amour la meilleure part, lui redisant, à chaque mets nouveau : Je n'en prendrai pas une bouchée, si vous n'en prenez vous-même. « Gertrude recommandait à Jésus une personne qui retombait souvent dans les mêmes fautes : « Je veux, dit Jésus, lui laisser cette tentation ; elle est ainsi obligée de reconnaître son défaut, d'en gémir ; elle travaille à le corriger, et cependant elle a l'humiliation de retomber. Tout cela nourrit l'humilité dans son cœur ; et tandis qu'elle combat contre cette inclination et s'afflige de ses péchés, j'en détruis plusieurs autres, qu'elle discerne moins dans son âme. Qui lave ses mains, à l'occasion d'une tache, en fait disparaître bien d'autres. « La Sainte priait Jésus de corriger de ses défauts un supérieur du monastère. Notre-Seigneur lui fit cette réponse : « Non seulement celui dont tu me parles, mais tous les autres supérieurs de ma chère congrégation ont chacun leurs défauts ; et c'est l'amour très tendre que j'ai pour vous, qui l'a ainsi voulu, pour votre plus grand mérite. Il est bien plus méritoire, en effet, de se soumettre à un supérieur, dont les défauts sont patents, qu'au supérieur dont toutes les œuvres semblent parfaites. »

- IV -

Gertrude adressait à Dieu de ferventes prières, pour une personne affligée. Jésus lui dit : « Aie confiance ; je ne permets jamais que mes élus soient tentés au-delà de leurs forces, et je me tiens toujours près d'eux, pour modérer, au besoin, l'épreuve. Quand une Mère réchauffe son enfant, elle tient entre le feu et le petit enfant sa main déployée. Telle est ma conduite à l'égard des justes ; car ce n'est pas pour les brûler et pour les perdre, mais pour les purifier et les sauver, que je les expose au feu de la tribulation. « Peu après, Gertrude offrit à Dieu ses prières, pour une âme dont elle désirait la conversion ; et dans l'impatience de ses désirs, elle dit à Notre-Seigneur : « Je suis, il est vrai, la moindre de vos créatures ; mais puisque c'est pour votre gloire que je veux le salut de cette âme, d'où vient que, pouvant toutes

choses, vous ne m'exaucez pas ? - Ma toute-puissance, répondit Jésus, me permet d'exécuter toutes mes volontés ; mais ma sagesse me fait discerner l'heure et le mode convenable de leur exécution. Un roi désire que ses étables soient bien tenues, et il pourrait y rétablir l'ordre et la propreté en les balayant lui-même : il ne le fera pourtant jamais, parce que les convenances ne le lui permettent pas. Ainsi, je désire la conversion des pécheurs ; mais quand une âme tombe volontairement dans le mal, je ne l'en retire pas qu'elle ne se fasse d'abord, aidée de ma grâce, violence à elle-même, pour se relever, et ne tende vers moi une main que je puisse déceimment saisir.

« Quelle est donc, demanda Gertrude, l'utilité des prières si fréquentes que je vous adresse pour mes amis ? - Leur utilité est grande, répondit Jésus ; sache qu'aucune prière faite avec confiance ne demeurera sans fruit, bien que l'homme ignore comment je l'exauce. « Tout le peuple de Heldelfs sollicitait de Dieu un temps plus favorable aux moissons, et le monastère s'unissait aux prières du peuple. Mais les pluies ne diminuaient pas.

Gertrude s'en plaignit à Jésus : « O tendre Ami, lui disait-elle, je ne mérite en rien d'être écoutée, et cependant telle est ma confiance en votre bonté que, seule, je pourrais obtenir de vous de bien plus grandes faveurs : comment donc se peut-il faire que vous tardiez si longtemps à écouter les désirs de tout un peuple ? - Penses-tu, répondit Jésus, qu'un père se lassât d'entendre son fils lui demander un denier, si à chacune de ses demandes le père pouvait mettre en réserve pour son fils cent pièces d'or ? Ne sois donc pas surprise que je vous laisse inutilement, ce semble, crier vers moi : chaque fois que vous m'invoquez pour obtenir ce denier d'un ciel plus serein, alors même que vous ne m'adressez, à cet effet, qu'une parole ou un faible désir, j'ajoute à votre trésor de biens éternels beaucoup plus que cent pièces d'or. « A l'heure de son oraison, Gertrude se souvint particulièrement d'une âme qui lui était chère : « Très doux Seigneur, dit-elle à Jésus, exaucez la prière que j'adresse pour elle à la bénignité de votre Cœur paternel. - Mais, répondit Jésus, tu ne m'as pas, une fois, recommandé cette âme, que je ne t'aie exaucée. - D'où vient donc, reprit Gertrude, qu'elle est toujours à gémir et à se plaindre, disant : Ma bassesse est tellement indigne des regards de Dieu, qu'il ne saurait me donner part à ses faveurs ? - Jésus répondit : Cet humble sentiment de mon épouse est, à mes yeux, comme un charme ravissant et une riche parure de son âme : elle me plaît davantage, à mesure qu'elle se déplaît davantage à elle-même, et les accroissements de ce déplaisir sont le fruit grandissant de tes prières renouvelées. « Gertrude pria donc pour cette amie, sans se lasser, et, un jour, qu'elle avait associé les ferventes supplications d'une autre personne à ses propres instances, Jésus lui dit : « Maintenant, j'ai attiré plus intimement vers moi ton amie ; elle doit s'attendre à plus de tribulations. Quand une enfant, cédant au mouvement d'un amour plus tendre, veut à tout prix se rapprocher de sa Mère et disposer son siège à la hauteur du siège de sa Mère, elle risque d'être moins commodément assise

que les autres enfants ; ceux-ci, en effet, prennent çà et là, ou près de leur Mère, et le siège et la place qui les accommodent le plus. La Mère ne pourra pas d'ailleurs aussi aisément arrêter ses regards affectueux sur elle, que sur l'enfant qu'elle aperçoit sans détourner le visage « « L'on prie beaucoup pour moi, disait quelqu'un à Gertrude, et je ne ressens aucun effet de ces prières. « Gertrude en demanda la raison à Notre Seigneur : « Demande lui, répondit Jésus, ce qu'elle choisirait pour son petit frère, si quelqu'un s'offrait à lui donner soit un bénéfice, soit la valeur de ce bénéfice en argent Elle répondra, avec le bon sens, qu'il vaut mieux à l'enfant un bénéfice, dont les revenus s'accumuleront jusqu'à sa majorité. De l'argent, mis en ses mains, serait bientôt dissipé en futilités. Qu'elle ait donc confiance en ma bonté : je suis son Père, son Frère, son Ami, beaucoup plus préoccupé des vrais intérêts de son corps et de son âme qu'elle ne saurait l'être des intérêts de ses proches. J'amasse fidèlement les fruits de toutes les prières, de tous les bons désirs qui me sont offerts pour elle, et je les remettrai tous dans ses mains, quand elle n'en pourra rien laisser perdre. « Gertrude elle-même se plaignait ainsi à Jésus Christ : « Vous m'avez dit, très doux Seigneur : « Commande moi, et je m'empresserai d'obéir, comme un sujet obéit à sa souveraine. « Je ne veux pas, Dieu très bon, contredire à votre miséricordieuse parole ; mais d'où vient, dites-moi, que si souvent mes prières semblent demeurer sans effet ? - Une reine, répondit Jésus, dit à son serviteur : « Détachez le fil qui pend à mon épaule gauche, et remettez-le-moi. « Le serviteur s'empresse ; mais il s'aperçoit que le fil tient à l'épaule droite. Comment obéira-t-il à la reine, qui ne peut voir ses épaules ? Il détachera le fil qui pend à l'épaule droite et le lui remettra, pensant mieux faire que s'il arrachait violemment, du côté gauche, un fil des vêtements de la reine Ainsi, quand je semble ne pas t'exaucer, j'obéis à tes désirs les plus intimes, et t'accorde des grâces plus précieuses que celles que tu sollicites. « Préférant donc à ses propres désirs les désirs de Jésus, Gertrude l'interrogeait souvent, pour apprendre de Lui, avant de formuler une prière, ce qu'elle devait lui demander :

La bonté naturelle du cœur de Gertrude l'inclinait à prier fréquemment pour les infirmes. Un jour donc qu'elle allait recommander à la miséricorde du Seigneur un malade de sa connaissance : « Que désirez-vous, dit-elle à Jésus, que je vous demande pour lui ? - Deux courtes prières suffiront, répondit Jésus : adresse-les-moi avec dévotion. Dis-moi d'abord : Seigneur, gardez-lui la patience ! Ajoute ensuite : Seigneur, faites que, selon les désirs éternels de votre Cœur de Père, tous les instants de souffrance que vous réservez à l'infirmes procurent votre gloire et accroissent ses mérites pour le Ciel.

« Chaque fois que tu rediras ces paroles, tes mérites grandiront avec ceux du malade, comme l'on voit briller d'un nouvel éclat les couleurs d'un tableau à mesure que le peintre étend sur la toile une couche nouvelle de vernis. »

- V -

En un jour de fête, Gertrude, retenue dans sa cellule par sa maladie, s'attristait de ne pouvoir assister aux vêpres : « Hélas ! disait-elle, ne vous serait-il pas plus glorieux, Seigneur Jésus, que je fusse maintenant avec mes sœurs occupée à chanter vos louanges, au lieu de perdre ici mon temps dans l'oisiveté et l'inertie ? » Jésus dit à Gertrude : « Un époux n'aime t-il pas autant converser familièrement avec son épouse dans sa demeure que de la produire au dehors dans de brillantes parures ? Sache, d'ailleurs, que les bons désirs suffisent à me contenter, lorsque je n'en permets pas l'exécution, et que rien ne m'est agréable comme l'abandon à mon bon plaisir. » « Que m'ordonnes tu, ô ma Souveraine ? » ainsi parlait Jésus à Gertrude. « Je vous prie, répondit la Sainte, je vous supplie de tout mon cœur d'accomplir très parfaitement en moi votre bon plaisir. » Jésus nomma alors toutes les personnes que lui avait recommandées Gertrude, et il ajouta : « Que ferai je pour elles, et aussi pour cette autre qui s'est, aujourd'hui même, recommandée à tes prières ? - Je ne vous demande rien, sinon que votre très aimable volonté s'accomplisse sur elles. - Et pour toi, demande quelque chose ; que veux-tu ? - Je demande pour toute joie de mon cœur, que vous daigniez accomplir pleinement, en moi et en toute créature, votre très sainte volonté ; et je suis prête, pour obtenir cette faveur, à subir tous les supplices. - Cette disposition de ton cœur m'est si agréable, dit alors Jésus, que ton âme en acquiert une beauté admirable ; je la vois aussi belle que si jamais elle n'eût, même en la moindre chose, contrarié ma volonté. » Les supérieurs du monastère de Heldelfs avaient manifesté le désir de transférer quelques Sœurs dans une autre communauté, et ceux qui devaient faire le choix de ces religieuses étaient déjà nommés. Dès que Gertrude l'eut appris, elle se prosterna devant un crucifix, et, sans tenir compte des répugnances naturelles que faisait naître dans son âme la perspective d'un changement de résidence qui eût aggravé des infirmités déjà accablantes, elle s'offrit généreusement à exécuter toutes les volontés du Seigneur aux dépens même de la santé du corps et de la paix de l'âme.

En ce moment, elle vit Jésus détacher ses mains de la croix et les étendre vers elle ; puis, attirant Gertrude vers son Cœur, le doux Sauveur lui disait : « Viens et sois la bienvenue, âme très chère : tu es, à cette heure, un baume pour mes plaies, un remède à toutes mes douleurs. » Tandis que Jésus parlait ainsi, son visage rayonnait de joie, comme rayonne de joie le visage d'un infirme désespéré à qui l'on annonce subitement la découverte d'un remède dont l'usage doit le guérir. Et Gertrude comprit que l'âme fidèle renouvelle cette joie du Sauveur, quand, acceptant aveuglément toutes les adversités que la volonté de Dieu semble lui proposer, elle s'abandonne à ce bon plaisir divin.

Or, la sainte Épouse du Sauveur poursuit son oraison, et sous le regard de Dieu, elle se demandait ce qu'elle ferait, dans cette communauté nouvelle, pour y promouvoir la stricte observance des règles. Plusieurs desseins avaient déjà occupé son esprit, lorsque se reprochant ces préoccupations d'avenir, comme un emploi inutile de son temps : A quoi songes tu, se dit elle ; ce départ n'est qu'un rêve de ton imagination : infirme comme tu es, tu devrais plutôt penser à la mort qu'à un changement de résidence terrestre. - Jésus se montra subitement à elle, au sein d'une grande lumière ; des roses et des lis ornaient ses vêtements : « C'est à toi, dit-il à Gertrude, que je dois cette parure et cet éclat. La variété de ces fleurs représente les projets divers que tu formes pour ma gloire ; ils me plaisent, parce que tu en subordonnes entièrement l'exécution aux décrets de ma volonté. Un ami se plaît à demander quelquefois à son ami, pour mettre sa fidélité à l'épreuve, un grand service qu'il ne veut cependant pas exiger, et il prend un singulier plaisir à voir l'ami se mettre en mesure de l'obliger de son mieux. Ainsi, je me plais à éprouver ceux qui m'aiment. » Jésus poursuivit : « Il y a peu de temps, je mis dans ton âme le pressentiment d'une mort prochaine ; ton cœur s'excita à l'accepter, à la désirer ; tu voulus qu'on se hâtât de te donner l'extrême onction, et tu te préparas avec diligence à recevoir le sacrement. Tu ne devais pourtant pas mourir ; mais sache le, tout ce que tu fis alors, je le tiens en réserve, dans l'intime de mon Cœur, comme un trésor qui t'appartient. Si la mort doit, un jour, te surprendre sans te laisser, comme il arrive souvent aux plus saintes âmes, le temps de recevoir les derniers sacrements, ton âme n'y perdra rien ; tes préparations anciennes te tiendront lieu de ces grâces. Rien ne se flétrit dans mon Cœur ; c'est un parterre où le gazon est toujours vert, les fleurs toujours épanouies, les fruits toujours nouveaux ; j'y retrouverai tes œuvres d'autrefois dans leur fraîcheur première.

En présence de Gertrude, une personne affligée avait dit : « Dieu m'envoie des peines qui ne sont pas pour moi ; d'autres me conviendraient mieux. » La Sainte pria pour cette personne : « Demande lui, dit Jésus, quelles peines il lui faut, car il en faut pour gagner le ciel ; et quand elle les aura, qu'elle les supporte patiemment. » L'accent de la voix de Jésus fit comprendre à Gertrude qu'il est fort dangereux de désirer d'autres épreuves que celles que Dieu choisit pour nous. Tout à coup, changeant de ton et de visage, Notre-Seigneur dit à Gertrude : « Et toi, es-tu aussi mécontente ? Les peines que je t'envoie te semblent elles mal choisies ? - Oh ! non, Seigneur, répondit Gertrude ; mais je confesse et je confesserai toute ma vie que votre providence a tout merveilleusement disposé pour le bien de mon âme et de mon corps, santé ou maladie, joie ou tristesses. » Jésus semblait alors conduire Gertrude, d'abord à son Père céleste puis au Saint Esprit ; et sur l'invitation du Sauveur, elle renouvelait la protestation qu'elle venait de faire. Enfin, Jésus lui dit : « A dater de cette profession, je m'oblige à prendre un soin encore plus spécial de toi. » La sainte comprit que Jésus environne des soins d'une providence particulière ceux qui se confient ainsi à son amour ; comme un supérieur de

monastère se reconnaît obligé de veiller avec plus de sollicitude aux nécessités du religieux, dès qu'il a renoncé à toute propriété par les vœux de profès.

Le sentiment que Jésus cultivait le plus dans le cœur de Gertrude était, on le voit, l'abandon aveugle au bon plaisir de Dieu. Il témoignait, à cet effet, de mille manières, à son épouse, combien cette disposition lui est agréable, et lui montrait les trésors incomparables de grâce et de gloire qu'elle pouvait acquérir en s'abandonnant à sa providence paternelle.

Un jour que Gertrude méditait sur ces paroles de l'Écriture : Le voici près de nous, le Dieu saint d'Israël, notre protecteur, Notre-Seigneur lui dit : « Si quelqu'un se déterminait généreusement à me laisser régler sa vie selon ma volonté, et se proposait sincèrement de me louer dans l'adversité comme dans la prospérité, il me procurerait la même gloire que donne à un empereur celui qui met à son front la couronne impériale. » « L'âme qui se confie aveuglément en moi, disait encore Jésus, est cette colombe choisie entre mille, dont je parle dans l'Écriture. Elle est cette épouse plus aimée, dont un seul regard blesse mon cœur ; et si j'étais impuissant à la secourir, mon Cœur en ressentirait une désolation que toutes les joies du ciel ne pourraient adoucir. - Je le vois, répondit Gertrude, l'abandon vous ravit le Cœur ; mais ce don parfait, comment l'obtenir de vous ? - Ma grâce, dit Jésus, ne manque à personne ; et quel homme ne peut, s'il le veut, mettre, du moins sur ses lèvres, quelque-une de ces paroles de confiance et d'abandon qui sont partout dans les saints livres ; par exemple, celle-ci : Quand je serais englouti au fond des abîmes, vous m'en retirerez, Seigneur ! Quand vous me tueriez, Seigneur, j'espérerais en vous !

« Il est, poursuit Jésus, des tristesses plus amères que les autres ; celles, par exemple, que l'on ressent quand on appréhende la mort d'une personne aimée, ou quand on l'a déjà perdue. Mais le cœur affligé pourrait, avec ma grâce, se résigner à ma volonté et dire : J'accepte le bon plaisir de Dieu, et si le choix m'était donné entre l'accomplissement de cette volonté de Dieu et la réalisation de mon désir contraire, je demanderais que la volonté de Dieu s'accomplît. Si un cœur affligé se contraint lui-même à accepter ainsi ma volonté pendant une heure, il peut être assuré que je garderai toujours à cet acte généreux sa perfection première, et que, loin de m'offenser des impressions d'abattement qui pourront suivre, je les ferai toutes contribuer à son salut éternel et à sa consolation temporelle. Quand, désolée, cette âme songera aux avantages qu'elle a perdus en perdant son ami, au vide cruel que son absence laisse près d'elle, je compterai toutes ces pensées et les autres semblables, qui naissent de la fragilité humaine, et je m'engage à les compenser par des joies et des mérites. Ma bonté sera contrainte d'agir ainsi. Quand l'artiste creuse dans un précieux métal la place de plusieurs perles, il s'oblige à les trouver et à les enchâsser : ainsi ma bonté ne laisse pas inachevés ses ouvrages. »